

*ALREDEDOR DE LA OBRA DE JULIO VERNE*  
*Escribir y describir el mundo en el siglo XIX*  
*AUTOUR DE L'ŒUVRE DE JULES VERNE*  
*Écrire et décrire le monde au XIX<sup>e</sup> siècle*

*María Pilar Tresaco Belío*  
(coordinadora)

Prensas Universitarias de Zaragoza  
Instituto de Estudios Altoaragoneses

ALREDEDOR de la obra de Julio Verne : escribir y describir el mundo en el siglo XIX = Autour de l'œuvre de Jules Verne : écrire et décrire le monde au XIX<sup>e</sup> siècle / María Pilar Tresaco Belío (coordinadora). — Zaragoza : Prensas Universitarias de Zaragoza ; Huesca : Instituto de Estudios Altoaragoneses, 2011

175 p. : il.; 23 cm

ISBN 978-84-15274-05-6

Verne, Jules—Crítica e interpretación

TRESACO BELÍO, María Pilar

821.133.1Verne, Jules1.07

Cualquier forma de reproducción, distribución, comunicación pública o transformación de esta obra solo puede ser realizada con la autorización de sus titulares, salvo excepción prevista por la ley. Dirijase a CEDRO (Centro Español de Derechos Reprográficos, <www.cedro.org>) si necesita fotocopiar o escanear algún fragmento de esta obra.

© Los autores

© De la presente edición, Prensas Universitarias de Zaragoza e Instituto de Estudios Altoaragoneses  
1.<sup>a</sup> edición, 2011

Ilustración de la cubierta: José Ortiz

Prensas Universitarias de Zaragoza. Edificio de Ciencias Geológicas, c/ Pedro Cerbuna, 12. 50009 Zaragoza, España. Tel.: 976 761 330. Fax: 976 761 063  
puz@unizar.es <http://puz.unizar.es>

Instituto de Estudios Altoaragoneses (Diputación de Huesca), c/ Parque, 10. 22002 Huesca, España. Apartado postal 53. Tel.: 974 294 120. Fax: 974 294 122  
iea@iea.es <http://www.iea.es>

Prensas Universitarias de Zaragoza es la editorial de la Universidad de Zaragoza, que edita e imprime libros desde su fundación en 1542.

Impreso en España

Imprime: Servicio de Publicaciones. Universidad de Zaragoza

D. L.: Z-1357-2011

**De l'Eldorado classique à l'Eldorado vernien:  
*Le Superbe Orénoque* de Jules Verne (1898)**

**De El Dorado clásico a El Dorado verniano:  
*El Soberbio Orinoco* de Julio Verne (1898)**

Lionel Dupuy  
Université de Pau et des Pays de l'Adour

En 1886, Jean Chaffanjon (1854-1913), alors missionné par le Ministère français de l'Instruction publique, remonte le fleuve Orénoque au Venezuela pour en découvrir les véritables sources. Huit ans plus tard, Jules Verne (1828-1905) rédige un roman qui s'inspire directement du récit de voyage publié peu de temps après par l'explorateur français (*L'Orénoque et le Caïra*): *Le Superbe Orénoque*. La découverte par Jean Chaffanjon des présumées sources de l'Orénoque met théoriquement fin à la légende de l'Eldorado, cette cité imaginaire implantée sur les bords du mythique lac Parime. Ce dernier, *a priori* situé entre les fleuves Orénoque et Amazone, est un véritable Paradis Terrestre d'où naît, d'après Christophe Colomb, le fleuve Orénoque.

Bien que réfuté ainsi par les récentes découvertes géographiques, le mythe de l'Eldorado alimente puissamment l'imaginaire du romancier français, ce dernier créant au-delà des sources du fleuve une hypothétique et improbable mission évangélique (de Santa-Juana). Ce lieu parfaitement imaginaire, perpétue l'idée qu'au-delà de l'Orénoque, dans cette partie absolument inconnue du Venezuela, il existe encore un territoire merveilleux, extraordinaire: l'imaginaire classique sud-américain de l'Eldorado et du Paradis Terrestre survit finalement à la faveur de la

publication d'un certain nombre de romans, au premier rang desquels figure le récit peu connu de Jules Verne.

L'auteur reprend ainsi à son compte ce mythe de l'Eldorado comme support géographique et historique de ses aventures sud-américaines, et plus particulièrement dans son roman publié en 1898. Ce dernier est articulé autour d'un lieu et d'un personnage mystérieux et imaginaires. L'emplacement choisi par le romancier de son hypothétique Mission de Santa-Juana permet alors de fixer volontairement le dénouement de son roman à l'endroit même où des générations d'explorateurs situaient le lac Parime. Jules Verne, qui navigue systématiquement dans ses récits entre une géographie scientifique et une géographie plus imaginaire, propose alors avec la Mission de Santa-Juana une représentation romanesque de cette mythique terre d'accueil sud-américaine.

Par cette lecture géographique de l'application romanesque du mythe nous souhaitons ainsi préciser quelques ressorts de l'imaginaire géographique vernien commun à l'ensemble du corpus des *Voyages Extraordinaires*.

## **Le récit poético-mythique ou la création géographique: du *chaos* au *cosmos***

Jules Verne débute le chapitre XI de la II<sup>ème</sup> partie «La mission de Santa-Juana» ainsi:

Treize ans avant le début de cette histoire la région que traversait le rio Torrida ne possédait ni un village, ni un rancho, ni un sitio. C'est à peine si les Indiens le parcouraient, lorsque la nécessité les obligeait à faire transhumer leurs troupeaux. À la surface de ces territoires, rien que de vastes llanos, fertiles mais incultivés, des forêts impénétrables, des esteros marécageux, inondés l'hiver par le trop-plein des coulées avoisinantes. Rien que des fauves, des ophidiens, des singes, des volatiles, - sans oublier les insectes et particulièrement les moustiques, - à représenter la vie animale en ces contrées presque inconnues encore. C'était, à vrai dire, le désert, où ne

## *De l'Eldorado classique à l'Eldorado Vernien: Le superbe Orénoque*

s'aventureraient jamais ni les marchands ni les exploitants de la République vénézuélienne (p. 547)<sup>1</sup>.

Dès les premières lignes de ce chapitre, Jules Verne entame une digression narrative. Alors que le récit se déroule en 1893, comme indiqué dès le chapitre I de la première partie du roman, les faits que l'auteur décrit dans ce nouveau chapitre remontent aux années 1880 (bien avant l'expédition de Jean Chaffanjon). Ce déplacement dans le temps s'accompagne d'un déplacement dans l'espace, avec l'évocation de l'imaginaire Rio Torrida, qui sert de fil directeur, de cordon ombilical à l'histoire entre les deux espaces (l'un réel, l'autre imaginé). Le territoire présenté par Jules Verne s'apparente à un véritable désert géographique, un vide cartographique, un territoire à la marge (donc périphérique) que l'auteur se propose de combler en y installant l'hypothétique Mission de Santa-Juana, une véritable oasis dans ce désert vénézuélien. Aucun géographe, aucun explorateur n'a auparavant parcouru ce territoire, seulement fréquenté *a priori* par de rares autochtones.

Ces derniers, des Indiens, le parcourent d'ailleurs souvent plus par la force des choses, notamment lors de la transhumance de leurs troupeaux (pure invention vernienne ici aussi). Jules Verne poursuit la description de ce désert en évoquant non seulement son potentiel (des sols fertiles) et son état originel, mais aussi son caractère inhospitalier. Ce déplacement du récit dans l'espace et dans le temps permet à l'auteur de présenter un *chaos* originel dans un contexte historique et géographique bien précis. Jules Verne va utiliser cet angle mort de la connaissance géographique pour y installer son hypothétique et imaginaire Mission de Santa-Juana: la périphérie - ce lieu loin de tout - devient alors le centre du roman et le récit de Jules Verne crée littéralement un espace géographique à partir duquel il va organiser la fin de son roman. Cet acte de création participe d'une véritable *poiésis*, au sens étymologique du terme: faire, créer. Ici, Jules Verne crée un espace géographique qu'il produit notamment à partir du mythe (celui de l'Eldorado): nous avons affaire à un récit poético-mythique, préalable, avec le merveilleux exotique, à la construction du merveilleux géographique.

---

<sup>1</sup> Toutes les citations du roman se réfèrent à Verne, J. *Le Superbe Orénoque*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2005.

Le récit de Jules Verne est ici essentiellement descriptif. Il utilise notamment au début de son texte l'anaphore de la conjonction de coordination négative *ni* pour insister sur le caractère inhabité du territoire : «ni un village, ni un rancho, ni un sitio [...] ni les marchands ni les exploitants de la République vénézuélienne». Il est d'ailleurs intéressant de rappeler ici l'emboîtement scalaire parfaitement maîtrisé par Jules Verne: nous pouvons à ce titre parler d'anaphore par emboîtement scalaire. Le début de la phrase suivante développe d'ailleurs une emphase qui renforce l'inhospitalité du territoire décrit: «C'est à peine si». Nous sommes ici dans un discours hyperbolique où l'exagération permet d'appuyer le caractère abandonné du territoire décrit (merveilleux hyperbolique et exotique). L'utilisation de préfixes privatifs (in / im) renforce également ce sentiment général d'abandon, de tristesse: «incultivés»; «impénétrables»; «inconnues».

Jules Verne termine ce paragraphe par une métaphore qui résume la situation: «C'était, à vrai dire, le désert». La métaphore du désert permet à l'auteur d'évoquer ce *chaos* qu'il va transformer en *cosmos*. Elle est au principe du mythe. Ce *chaos* n'est pas seulement symbolique, il est aussi géologique et hydrographique:

En s'élevant de quelques centaines de kilomètres vers le nord et le nord-est, on se fût perdu à la surface d'une extraordinaire région, dont le relief se rattachait peut-être à celui des Andes, avant que les grands lacs se fussent vidés, à travers un incohérent réseau d'artères fluviales, dans les profondeurs de l'Atlantique. Pays tourmenté, où les arêtes se confondent, où les reliefs semblent en désaccord avec les logiques lois de la nature, même dans ses caprices hydrographiques et orographiques, immense aire, génératrice inépuisable de cet Orénoque qu'elle envoie vers le nord, et de ce rio Blanco qu'elle déverse vers le sud, dominée par l'imposant massif du Roraima, dont Im Thurn et Perkin devaient, quelques années plus tard, fouler la cime inviolée jusqu'alors. Telle était cette portion du Venezuela, son inutilité, son abandon, lorsqu'un étranger, un missionnaire, entreprit de la transformer (p. 548).

Dans ce nouveau paragraphe, Jules Verne apporte des précisions topographiques, il poursuit sa description géographique (hydrographique et géomorphologique). Il reprend la théorie géologique développée par Humboldt mais reste néanmoins flou concernant la situation

géographique («quelques centaines de kilomètres vers le nord et le nord-est»). Cette incertitude lui fournit l'occasion d'introduire une rupture dans l'espace où pourra se loger ultérieurement l'imaginaire Mission de Santa-Juana. Le décrochage dans l'espace se fait par la description de cette géographie confuse et imaginée «où les reliefs semblent en désaccord avec les logiques lois de la nature».

Le flou artistique et géographique est assumé par Jules Verne qui renonce à toute localisation précise: «perdu à la surface d'une extraordinaire région». Jules Verne introduit dans le cas présent un autre monde où les logiques de la nature ne sont plus respectées (littéralement, la géologie est elle aussi extraordinaire). La métaphore du désert présentée précédemment est renforcée par l'évocation de la «cime inviolée» du Mont Roraima: l'idée de virginité, sur laquelle nous reviendrons, est fondamentale dans le processus vernien de création littéraire et géographique.

Outre le mythique Eldorado, Jules Verne convoque dans son récit un autre élément mythique, le Mont Roraima «dont Im Thurn et Perkin devaient, quelques années plus tard, fouler la cime inviolée jusqu'alors». La référence à Im Thurn et Harry Perkins est plus importante qu'il y paraît, car Jules Verne renforce la dimension mythique de son récit en évoquant l'expédition de 1884 qu'il connaissait parfaitement, ayant rédigé son roman en 1894.

Le territoire décrit par Jules Verne, sous forme poétique, s'inscrit entre le mythique Eldorado au Sud et le mystérieux Mont Roraima au Nord (quitte à devoir déplacer certaines montagnes). Il précise cependant que nous sommes bien au Venezuela («portion du Venezuela»), mais dans une autre dialectique de l'espace et du temps. L'auteur utilise à nouveau l'anaphore (le possessif «son») pour insister sur la désolation de ce territoire à la marge: «son inutilité, son abandon». Le passage du *chaos* en *cosmos* est l'œuvre du Père Espérante: «lorsqu'un étranger, un missionnaire, entreprit de la transformer».

La transformation du territoire présenté passe également par sa personnification, un anthropomorphisme que l'auteur développe par l'emploi de métaphores (filées) organicistes: «réseau d'artères fluviales [...] pays tourmenté [...] ses caprices hydrographiques et orographiques». Le discours demeure descriptif. La géographie de cette

portion du Venezuela est cet organisme complexe dont les seules métaphores peuvent rendre compte. C'est une occasion de se rappeler que la métaphore est déjà, étymologiquement parlant, un transport.

## La mission civilisatrice du Père Espérante

Les Indiens épars sur ce territoire appartenaient, pour le plus grand nombre, à la tribu des Guaharibos. D'habitude, ils erraient sur les llanos, au sein des forêts profondes, dans le nord de la rive droite du haut Orénoque. C'étaient de misérables sauvages, que la civilisation n'avait pu toucher de son souffle. À peine avaient-ils des paillotes pour se loger, des haillons d'écorce pour se couvrir. Ils vivaient de racines, de bourgeons de palmiers, de fourmis et de poux de bois, ne sachant pas même tirer la cassave de ce manioc qui fait le fond de l'alimentation du Centre-Amérique. Ils semblaient être au dernier degré de l'échelle humaine, petits de taille, chétifs de constitution, grêles de forme, avec l'estomac gonflé des géophages, et, trop souvent, en effet, pendant l'hiver, ils étaient réduits, en guise de nourriture, à manger de la terre. Leurs cheveux un peu rougeâtres tombant sur leurs épaules, leur physionomie où, cependant, un observateur eût soupçonné une certaine intelligence restée à l'état rudimentaire, une coloration de la peau moins foncée que celle des autres Indiens, Quivas, Piaroas, Barés, Mariquitaes, Banivas, tout les reléguait au dernier rang des races les plus inférieures (pp. 548-549).

La transformation de l'espace géographique que Jules Verne propose dans son récit s'accompagne inévitablement d'une mission civilisatrice qui affecte directement les Indiens autochtones de cette contrée délaissée par l'évolution. Après le registre de la géographie physique, Jules Verne aborde celui de la géographie humaine. Dans ce passage les descriptions sont directement inspirées des observations de Jean Chaffanjon alors qu'il était à proximité des sources de l'Orénoque. Jules Verne extrapole et étend jusqu'à la Mission de Santa-Juana la présence de ces Indiens. Car le passage du *chaos* au *cosmos* s'articule aussi autour de la transformation (rapide) d'une société primitive, primaire (comme le relief, la végétation, etc.) en société plus civilisée. Si le *chaos* est géographique, géologique, il est également humain. Ainsi, la dialectique de l'homme et la terre se

noue aussi autour de la mise en évidence de ce désordre humain archaïque.

Jules Verne utilise la même rhétorique pour décrire l'état primaire de ces Indiens du haut Orénoque. Indirectement, il induit l'idée selon laquelle l'archaïsme de ces Indiens est lié à leur localisation géographique (loin des centres urbains, donc à la périphérie). Ce déterminisme géographique va s'inverser néanmoins par la suite puisque le Père Espérante va mettre en place une Mission à cet endroit précis du Venezuela. Ces Indiens sont «de misérables sauvages, que la civilisation n'avait pu toucher de son souffle». Le romancier utilise ici une allégorie (voire une personnification) avant de passer à une comparaison beaucoup plus dure pour ces oubliés du monde: «Ils semblaient être au dernier degré de l'échelle humaine».

N'oublions pas cependant que cette présentation ethnographique puise dans l'exotisme de cette contrée lointaine. La vision proposée par Jules Verne est évidemment européocentrée et témoigne d'une caricature du sauvage typique du XIX<sup>e</sup> siècle où la colonisation de nombreux territoires atteint son paroxysme. L'auteur tente de poser un regard d'ethnographe, notamment lorsqu'il écrit qu'«un observateur eût soupçonné une certaine intelligence restée à l'état rudimentaire».

Ces indigènes véhiculent cependant un premier paradoxe, un premier mythe :

Et ces indigènes passaient cependant pour si redoutables que leurs congénères osaient à peine s'aventurer sur ces territoires, et on les disait si enclins au pillage et au meurtre, que les marchands de San-Fernando ne s'aventuraient jamais au-delà de l'Ocamo et du Mavaca. Ainsi s'était établie la détestable réputation dont jouissaient encore les Guaharibos, il y avait cinq ou six ans, lorsque M. Chaffanjon, dédaignant les terreurs de ses bateliers, n'hésita pas à poursuivre sa navigation jusqu'aux sources du fleuve. Mais, après les avoir enfin rencontrés à la hauteur du pic Maunoir, il fit bonne justice de ces accusations mal fondées contre de pauvres Indiens inoffensifs (pp. 549-550).

Ce paradoxe permet à Jules Verne de renforcer le mystère, l'imaginaire qui imprègne ces territoires reculés du haut Orénoque. L'auteur évoque également Jean Chaffanjon à qui il emprunte la description de ces Indiens. Cette intertextualité est bien amenée dans le

texte car il faut rappeler que le secteur décrit par Jules Verne n'a jamais été parcouru par l'explorateur français. Par extrapolation des informations de l'ouvrage de Jean Chaffanjon, Jules Verne déplace sciemment ces Indiens au nord, vers son imaginaire et improbable Mission de Santa-Juana. Cela lui permet de conserver un lien entre toutes les sources (littéraires, celle de Jean Chaffanjon, et géographiques, celle de l'Orénoque). Le déplacement du récit à une cinquantaine de kilomètres au nord-est des sources du fleuve impose *de facto* le transfert de ces Indiens initialement rencontrés par l'explorateur à proximité du Pic Maunoir. Ce déplacement du récit, dans l'espace et dans le temps, permet également à l'auteur de rester dans le registre du plausible, du vraisemblable, tout en créant de l'extraordinaire, par le truchement du merveilleux géographique.

Cette intertextualité permet aussi à l'auteur, via l'aventure de Jean Chaffanjon, de nettoyer, «d'hygiéniser» en quelque sorte son espace, en le débarrassant de ses mythes les plus terribles, afin de n'en conserver que les plus merveilleux, les plus aptes à la «mise en extraordinaire» de cette région. Cette «hygiénisation» permet à l'auteur de mettre en place sa propre mythologie, sa propre cosmogonie, légèrement en décalage par rapport à la réalité telle qu'elle est connue à son époque. L'imaginaire «extraordinarise» ici la réalité d'un territoire qui n'a jamais été décrit scientifiquement.

## Le récit poético-biblique, ou la démiurgie vernienne

Et pourtant, à cette époque déjà, nombre d'entre eux, réunis à la voix du missionnaire espagnol, formaient le premier noyau de la Mission de Santa-Juana. La religion avait pénétré ces âmes, grâce au dévouement de l'apôtre qui leur consacrait sa vie et leur sacrifiait toutes les joies de l'existence. Le Père Esperante eut la pensée de prendre corps à corps, - on dirait mieux âme à âme, - ces malheureux Guaharibos. C'est dans ce but qu'il vint s'installer au plus profond de ces savanes de la sierra Parima. Là, il résolut de fonder un village qui, le temps aidant, deviendrait une bourgade. Du reste de sa fortune, il ne croyait pouvoir faire un plus généreux emploi qu'à créer cette œuvre de charité, à l'édifier sur de si solides bases qu'elle ne menacerait pas de s'écrouler après lui (p. 550).

L'établissement par le Père Espérance de ce village au milieu de nulle part s'inscrit dans un processus de création géographique que l'on retrouve dans de nombreux *Voyages Extraordinaires*. Ce processus est d'ailleurs spécifique à la démarche vernienne qui crée *ex nihilo* un espace habité, et habitable, qui ne figure sur aucune carte (comme pour le village d'Augustino cité aussi dans le roman). Pour ce faire, la *poiésis* vernienne repose sur une rhétorique qui se développe autour de métaphores, d'allégories bibliques. Le Père Espérance apparaît comme un véritable Dieu pour ces misérables Indiens, tel un messie venu sur Terre pour sauver l'âme de ces hommes délaissés par la civilisation. Dans cette cosmogonie vernienne, où la création d'un village constitue la première étape de la transformation du *chaos* en *cosmos*, le Père Espérance fait office de véritable démiurge. La colonisation du territoire («fonder un village») s'accompagne d'une mission chrétienne fortement soulignée par le champ lexical employé par l'auteur: «missionnaire»; «Mission de Santa-Juana»; «religion»; «âme»; «dévouement»; «apôtre»; «sacrifiait»; «Père Espérance»; «âme à âme»; «fonder un village»; «généreux»; «œuvre de charité».

L'allégorie biblique est ici évidente et c'est à ce titre que l'on peut parler d'un récit poético-biblique où la production vernienne d'un espace géographique se fait par le truchement aussi d'une rhétorique biblique (Jules Verne était catholique pratiquant, faut-il le rappeler). De nouvelles figures de rhétorique renforcent d'ailleurs ce dispositif discursif: «La religion avait pénétré ces âmes» (synecdoque); «Le Père Esperante eut la pensée de prendre corps à corps, - on dirait mieux âme à âme, - ces malheureux Guaharibos» (allégorie enrichie d'une épanorthose d'insistance). La rhétorique est ainsi un outil riche et adapté au processus romanesque de création géographique.

Cette transformation du *chaos* en *cosmos* que le romancier développe en utilisant un registre poético-mythique et poético-biblique se prolonge dans le paragraphe suivant :

Pour tout personnel, en arrivant au milieu de ce désert, le Père Esperante n'avait qu'un jeune compagnon nommé Angelos. Ce novice des missions étrangères, alors âgé de vingt ans, était enflammé comme lui de ce zèle apostolique qui accomplit des prodiges et des miracles. Tous les deux - au prix de quelles difficultés et de quels dangers! -, sans jamais faiblir, sans

jamais reculer, ils avaient créé, développé, organisé cette Mission de Santa-Juana, ils avaient régénéré toute une tribu au double point de vue moral et physique, constitué une population qui, à cette heure, se chiffrait par un millier d'habitants, en y comprenant ceux des llanos du voisinage (pp. 550-551).

L'allégorie biblique est toujours présente dans ce paragraphe : le Père Espérante, en s'établissant dans ces contrées lointaines réalise un véritable miracle. Après avoir transformé le sol, il transforme les Indiens et leur permet de se développer. Cette transformation («ils avaient régénéré toute une tribu au double point de vue moral et physique») n'est pas sans rappeler la transsubstantiation évoquée dans la Bible. Quant aux Indiens, plus nombreux maintenant («se chiffrait par un millier d'habitants»), l'on pense, symboliquement bien sûr, à la multiplication des pains. Jules Verne rappelle que l'installation s'est faite «au milieu de ce désert» où le Père Espérante, tel Jésus, «accomplit des prodiges et des miracles». L'extraordinaire géographique vernien s'accomplit par la volonté d'un homme capable de transformer l'espace et les hommes. La foi chrétienne («zèle apostolique») réalise des miracles au travers d'un discours désormais possibiliste. Du *chaos* naît le *cosmos*, du désordre naît l'ordre. Le Père Espérante, véritable démiurge, au sens platonicien du terme, crée un monde à partir d'une matière préexistante. Le récit poéticomythique/biblique est personnifié ici par le Père Espérante. Le préalable à la construction d'un récit merveilleux géographique étant alors présent, il revient maintenant à Jules Verne de mettre en place un merveilleux exotique. Celui-ci s'exprime tout naturellement à travers la description de l'emplacement du village où s'établit la Mission de Santa-Juana.

## Le merveilleux exotique : la Mission de Santa-Juana

C'était à une cinquantaine de kilomètres dans le nord-est des sources du fleuve et de l'embouchure du rio Torrida que le missionnaire avait choisi l'emplacement de la future bourgade. Choix heureux, s'il en fût, - un sol d'une étonnante fertilité où croissaient les plus utiles essences, arbres et arbrisseaux, entre autres ces marimas dont l'écorce forme une sorte de feutre naturel, des bananiers, des platanes, des cafiers ou caféiers qui se couvrent à l'ombre des grands arbres, de fleurs écarlates, des bucares, des caoutchoucs,

des cacaoyers, puis des champs de cannes à sucre et de salsepareille, des plantations de ce tabac d'où l'on tire le cura nigra, pour la consommation locale, et le cura seca, mélangé de salpêtre, pour l'exportation, les tonkas, dont les fèves sont extrêmement recherchées, les sarrapias, dont les gousses servent d'aromates. Un peu de travail, et ces champs défrichés, labourés, ensemencés allaient donner en abondance les racines de manioc, les cannes à sucre, et cet inépuisable maïs, qui produit quatre récoltes annuelles avec près de quatre cents grains pour le seul grain dont l'épi a germé (pp. 551-552).

Dans ce paragraphe, Jules Verne présente de nouveau la situation géographique, mais en se concentrant maintenant plus particulièrement sur la Mission de Santa-Juana. Celle-ci est située «à une cinquantaine de kilomètres dans le nord-est des sources du fleuve et de l'embouchure du rio Torrida». L'auteur associe ici habilement une donnée réelle («les sources du fleuve») à une donnée purement imaginaire (le «rio Torrida»). Ce registre descriptif permet d'inscrire la Mission de Santa-Juana à mi-chemin entre le réel et l'imaginaire, entre deux récits, celui de Chaffanjon et celui de Verne, entre deux sources, celles de l'imaginaire Rio Torrida et celles du réel fleuve Orénoque. Cette inscription, cette localisation de la Mission de Santa-Juana entre deux mondes, deux temporalités bien définies participe de la géographie extraordinaire que Jules Verne développe dans ses romans.

Après avoir évoqué de nombreux mythes, la transformation du *chaos* en *cosmos*, après s'être inscrit dans une rhétorique biblique, Jules Verne développe un merveilleux géographique qui articule le récit poético-mythique (et biblique) au récit merveilleux exotique.

Le romancier décrit ici un véritable jardin d'Éden («un sol d'une étonnante fertilité où croissaient les plus utiles essences»), prolongeant son allégorie biblique. Le merveilleux (botanique et agronomique) qu'il nous décrit est exotique («où croissaient les plus utiles essences [...] des bananiers, des platanes, des cafiers ou caféiers [...]») et illustre une biodiversité pourtant impossible dans cette portion du Venezuela. Procédé familier à l'auteur, la longue énumération des différentes essences présentes autour de la Mission de Santa-Juana doit convaincre le lecteur de cette invraisemblable diversité bio-géographique.

L'allégorie biblique se poursuit dans ce nouveau paragraphe où Jules Verne évoque une nouvelle fois et indirectement au travers d'une image

explicite, la multiplication des pains (ici, elle concerne le maïs) : «et cet inépuisable maïs, qui produit quatre récoltes annuelles avec près de quatre cents grains pour le seul grain dont l'épi a germé». La même référence est utilisée par Jules Verne dans *L'Île Mystérieuse* où à partir d'un grain de blé les colons de l'île Lincoln parviennent à produire du pain: «Donc, si nous plantons ce grain, à la première récolte, nous récolterons huit cents grains, lesquels en produiront à la seconde six cent quarante mille, à la troisième cinq cent douze millions, à la quatrième plus de quatre cents milliards de grains. Voilà la proportion»<sup>2</sup>. La progression évoquée par l'auteur est exponentielle: unité, centaines, milliers, millions, milliards. Elle est pourtant agronomiquement fautive.

Le discours demeure possibiliste: «Un peu de travail, et ces champs défrichés, labourés, ensemencés allaient donner en abondance». La succession des trois verbes utilisés par l'auteur souligne la progression du travail: «défrichés», «labourés», «ensemencés». Cette valorisation du travail qui passe par l'action de l'homme participe d'un discours possibiliste: le milieu est propice à l'établissement humain, à condition de savoir le mettre en valeur. Or, le milieu ici est fortement lié aux conditions du sol. Le merveilleux géographique passe aussi par un merveilleux pédologique, exhumant le mythe de la fertilité des sols vierges.

## **Le merveilleux pédologique: l'extraordinaire fertilité du sol de la Mission de Santa-Juana**

Si le sol de cette contrée possédait une si merveilleuse fertilité que devaient accroître les bonnes méthodes de culture, c'est qu'il était vierge encore. Rien n'avait épuisé sa puissance végétative. De nombreux ruisselets couraient à sa surface, même en été, et venaient se jeter dans le rio Torrida, lequel, pendant l'hiver, apportait un large tribut d'eaux au lit de l'Orénoque. Ce fut sur la rive gauche de ce rio, né des flancs du Roraima, que se disposèrent les premières habitations de la mission. Ce n'étaient point de simples paillotes, mais des cases qui valaient les mieux construites des Banivas ou des

---

<sup>2</sup> Verne Jules. *L'Île Mystérieuse*, chapitre XX, première partie.

## *De l'Eldorado classique à l'Eldorado Vernien: Le superbe Orénoque*

Mariquitaes. La Urbana, Caïcara, San-Fernando de Atabapo, auraient pu envier ces solides et confortables habitations (p. 552).

Dans ce paragraphe, qui précise les conditions pédologiques qui prévalent autour de la Mission de Santa-Juana, Jules Verne évoque la «merveilleuse fertilité» de ce sol «vierge encore» où «Rien n'avait épuisé sa puissance végétative». Le merveilleux exotique (pédologique ici) est clairement développé; il met en avant cet ancien mythe de la fertilité des sols vierges. Or, tous les sols vierges ne sont pas fertiles. L'imaginaire géographique vernien introduit également un élément de continuité entre deux mondes: «De nombreux ruisselets couraient à sa surface, même en été, et venaient se jeter dans le rio Torrida, lequel, pendant l'hiver, apportait un large tribut d'eaux au lit de l'Orénoque». Hydrographiquement, l'imaginaire Rio Torrida vient alimenter le réel fleuve Orénoque. Symboliquement il permet de faire communiquer les deux mondes et d'alimenter la réalité de l'un par le mythe et la poésie de l'autre. Si l'on devait procéder à une analogie issue de la géométrie dans l'espace, nous pourrions dire que le Rio Torrida est le vecteur principal (dans l'espace) du merveilleux géographique.

Jules Verne évoque à ce sujet le caractère idéal du lieu présenté: «Ce fut sur la rive gauche de ce rio, né des flancs du Roraima». Comme nous l'avons relevé plus haut, la localisation géographique aussi méridionale du Roraima ne correspond pas à la réalité. L'imaginaire Rio Torrida naît des flancs du mythique Roraima pour aller rejoindre *Le Superbe Orénoque* dont les sources sont censées surgir du légendaire Lac Parime, berceau de l'Eldorado. Géographies du réel, imaginaire et mythique se croisent ici pour faire sortir de terre cette merveilleuse Mission de Santa-Juana.

### **Le merveilleux chrétien : l'église de la Mission de Santa-Juana**

Le village s'était établi au pied d'un cerro détaché de la sierra Parima, dont les premières déclivités se prêtaient à une installation salubre et agréable. Au pied d'un talus, sous les ombrages d'un frais morichal, s'élevait l'église de Santa-Juana, de style très simple, dont la pierre fut fournie par les carrières de la sierra. À peine suffisait-elle actuellement au nombre des fidèles qu'attiraient les

prédications du Père Esperante et les cérémonies du culte catholique, alors que peu à peu la langue espagnole se substituait à l'idiome des Guaharibos. Et, d'ailleurs, des blancs, d'origine vénézuélienne, - une cinquantaine environ -, étaient venus se fixer dans la Mission, bien accueillis de son chef (pp. 552-553).

Après avoir procédé à la description du cadre géographique dans lequel évoluent les principaux personnages de la Mission de Santa-Juana, Jules Verne s'attarde sur l'édifice qui résume cette mission évangélique: l'église. De la situation géographique, l'auteur passe à la description du site. Le village est établi au «pied d'un cerro détaché de la sierra Parima». La Mission de Santa-Juana se développe à proximité de la sierra Parima dont Jules Verne expose le cadre impressionnant par l'intermédiaire de l'anaphore de l'adverbe de lieu «là»: «Là se développe la sierra Parima, qui engendre l'Orénoque. Là se dresse la «montagne Rouge», entourée de nuages, cette mère féconde des ruisseaux, disent les incantations indiennes, ce Roraima, gigantesque borne milliaire plantée à l'intersection des frontières des trois États» (pp. 471-472). Cette Mission de Santa-Juana se situe à mi-chemin entre ciel et terre, elle est littéralement un lieu sacré, comme sont sacrées les sources de l'Orénoque.

En évoquant ce lieu sacré, Jules Verne l'oppose à l'espace profane qui l'entoure. Le merveilleux chrétien qui en résulte renforce incontestablement la dimension extraordinaire du territoire décrit, permettant finalement à ce lieu d'assurer une communication entre plusieurs mondes. La description de Jules Verne, partant de la périphérie pour arriver au centre, assure désormais la focalisation du récit sur ce lieu idéal. Les 13 premiers paragraphes mettent en exergue ce lieu imaginaire qui par les multiples dimensions qu'il recouvre assure ce lien invisible entre l'ici et l'ailleurs, le maintenant et l'avant.

*Le Superbe Orénoque* fait ainsi partie de ces *Voyages Extraordinaires* dont l'analyse détaillée permet de mettre en évidence non seulement les étapes de la construction de l'imaginaire géographique vernien, mais aussi les différentes structures sollicitées dans l'élaboration du récit. Le roman géographique qui en résulte repose ici sur les mythes liés à l'Eldorado et au Lac Parime ainsi que sur l'exotisme du territoire retenu. Si l'on modélise l'inspiration vernienne dans ce processus de création romanesque, au niveau de la création de la Mission de Santa-

Juana, on peut mettre en évidence comment l'auteur se détache progressivement de ses sources pour déplacer son récit dans l'espace et dans le temps. Par ce décrochage, il inscrit une partie de son récit dans l'ailleurs-avant et l'ailleurs-maintenant. Ce décrochage spatio-temporel permet le basculement vers l'extraordinaire, le merveilleux. Dans cette autre dialectique de l'espace et du temps, Jules Verne crée littéralement un nouvel espace géographique à l'intérieur duquel s'organise un lieu emblématique: la Mission de Santa-Juana.

Cette Mission de Santa-Juana vit hors du temps et de l'espace conventionnels. Elle est ce «point suprême» qui résout les antinomies: la fille retrouve son père, le sergent Martial son fidèle compagnon, Jacques Helloch l'amour. La découverte des sources de l'Orénoque permet alors de fusionner les trois intrigues initiales du roman, à savoir de donner une même fin aux trois expéditions lancées au début de l'aventure. Les sources de l'Orénoque et la Mission de Santa-Juana forment le couple assurant la convergence et la résolution de toutes les logiques contradictoires (et romanesques) qui prévalent au début du récit.

Ainsi inscrite au cœur de cette circularité littéraire et hydrographique, la Mission de Santa-Juana apparaît comme un véritable paradis terrestre, un jardin d'Éden des temps modernes, un Eldorado contemporain, où l'homme vit en harmonie avec la nature. Le roman vernien découvre un jardin entouré de verdure : «[...] en mordant sur la forêt qui l'entourait de son éternelle verdure»(chapitre XI, seconde partie). Voilà qui contribue à nourrir le merveilleux géographique.

Par ce retour aux sources, Jules Verne développe une figure allégorique des rapports idéaux entre l'homme et la nature. L'équilibre y est retrouvé, à l'instar de celui décrit par Nemo dans *Vingt mille lieues sous les mers*. Remarquons d'ailleurs que le retour de l'aventure, depuis la Mission de Santa-Juana jusqu'à Nantes, ne fait l'objet que d'un seul chapitre, le dernier: «Au revoir»( Chapitre XIV, Seconde Partie ). L'ellipse réalisée permet à Jules Verne de clore la circularité de son voyage initiatique, rapatriant ses héros en France, dans sa ville natale. L'Orénoque apparaît dans ce roman comme la déclinaison mythique et exotique de la Loire qui a vu naître l'auteur en 1828. Il est impossible de ne pas voir dans ce roman des accents et des inspirations autobiographiques. Le mimétisme est complet: l'inspiration vient de la lecture

des travaux de Chaffanjon, de Reclus et de l'auteur lui-même. Le retour aux sources est accompli, la circularité parfaite.

## **Bibliographie**

- BERDOULAY, V. (1988): *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, Paris, Éditions du CNRS.
- BROSSEAU, M. (1996): *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan.
- CHAFFANJON, J. (1889): *L'Orénoque et le Caura*, Paris, Hachette.
- DUPUY, L. (2009): *Géographie et imaginaire géographique dans les Voyages Extraordinaires de Jules Verne: Le superbe Orénoque (1898)*. Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour. Thèse de Doctorat en Géographie (Vincent Berdoulay et Jean Yves Puyo (dir.).
- LÉZY, E. (2000): *Guyane, Guyanes. Une géographie «sauvage» de l'Orénoque à l'Amazone*, Paris, Belin.
- RECLUS, É. (1893): *Nouvelle Géographie Universelle*, Paris, Hachette.
- VERNE, J. (2005 [1898]), *Le Superbe Orénoque*, Paris, Le Serpent à Plumes.

ISBN 978-84-15274-05-6



9 788415 274056



Prensas Universitarias  
Universidad Zaragoza



INSTITUTO DE ESTUDIOS  
ALTOARAGONESES  
Diputación de Huesca

Alrededor de la obra de Julio Verne • María Pilar Tresaco (coordinadora)

# ALREDEDOR DE LA OBRA DE JULIO VERNE

Escribir y describir el mundo  
en el siglo XIX

**María Pilar Tresaco**  
(coordinadora)

Prensas Universitarias de Zaragoza  
Instituto de Estudios Altoaragoneses